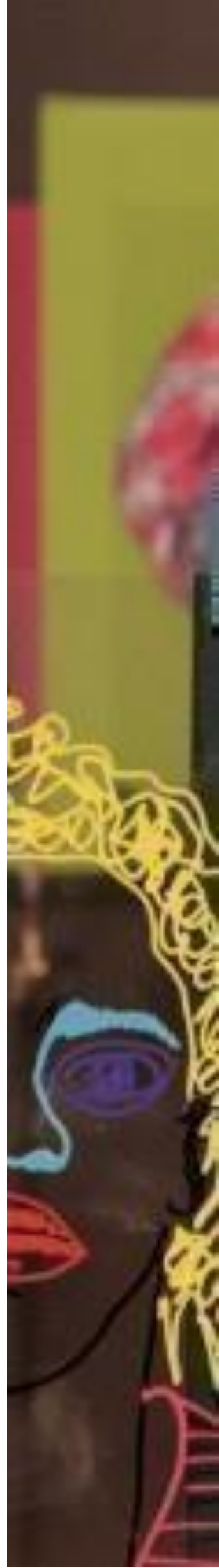


# Le Prince

---

AVRIL 2022 AU THÉÂTRE  
DUNOIS



# ÉQUIPE

**Librement inspiré de l'Adolescent de Dostoïevski**

Mise en scène, jeu : **Simon Pitaqaj**

Collaboration dramaturgie : **Jean-Baptiste Evette**

Collaboration à la mise en scène et direction d'acteur : **Redjep Mitrovitsa**

Création lumières : **Flore Marvaud**

Création sonore : **Arnaud Delannoy**

Décors et accessoires : **Julie Bossard**

Régie lumière : **Cédric Lasne**

Photographie : **Joseph Levadoux**

Stagiaire assistant mise en scène : **Paul Dussauze**

Stagiaire en diffusion et communication : **Calypso Berger**



# SYNOPSIS

Dostoïevski, en préparant son roman *l'Adolescent*, écrivait dans ses notes : "un ro-man sur les enfants – rien que sur les enfants – sur un héros enfant".

Dans le spectacle *Le Prince*, j'ai gardé seulement une partie de l'enfance du jeune Arkadi Dolgorouki, dit « le Prince », et j'y ai mêlé l'histoire de Moussa, un jeune malien issu du quartier des Tarterêts de Corbeil-Essonnes, dit « le Perturbateur ».

Les parents de notre héros « le Prince » sont des domestiques du grand propriétaire Versilov, et ce dernier est en réalité le père biologique du Prince. Suite à la grossesse illégitime de Sonia Dolgorouki, son mari Makar reconnaît l'enfant qui portera ainsi son nom : Arkadi Dolgorouki. Abandonné par son père biologique, « Le Prince » développe une haine mêlée d'attirance envers lui.

À l'âge de six ans, il est placé par ses parents dans un pensionnat où il reçoit une éducation d'élite. Il y prend alors conscience de son statut de « bâtard ». Sa différence sociale lui vaut d'être la risée de l'école. Durant son apprentissage, une idée émerge au fond de lui : devenir riche, afin d'être aussi puissant que son père biologique.

Moussa, français d'origine malienne, est considéré dans son école comme un enfant perturbateur et très vite il se fait exclure. Accumulant les bêtises dans le quartier, ses parents ne sachant pas quoi faire de lui, son père décide alors de l'emmener dans une école coranique de sa ville natale à Bamako.

Sous forme de récit, Arkadi et Moussa nous racontent leurs tourments, leurs questionnements, leurs quêtes et révoltes. Une promesse d'acteur, raconter ces deux histoires en parallèle, deux destins, deux continents, deux époques si loin et pourtant qui fusionnent.

# CALENDRIER DE TOURNÉE

**Théâtre Dunois** - 7 rue Louise Weiss - Paris 13<sup>e</sup>.

Mardi 19 au Vendredi 22 avril 2022 à 10h + Mardi 19 et Jeudi 21 octobre à 14h30  
+ Mardi 26 au Jeudi 28 octobre 2022 à 15h + Mercredi 20, Vendredi 22, Samedi 23  
et Samedi 30 avril à 19h.

<https://www.theatredunois.org/la-saison/saison-20212022/le-prince-2122>

## PASSÉES

**Théâtre Le Colombier** - 20 rue Marie Anne Colombier - Bagnolet.

Mardi 19, Mercredi 20, Vendredi 22, Samedi 23 octobre 2021 à 20h30 + Jeudi 21 et  
Vendredi 22 octobre 2021 à 14h en scolaire.

<http://lecolombier-langaja.com/programmation/2021-2022/le-prince/>

**Théâtre de Corbeil-Essonnes** - 22 rue Félicien Rops - Corbeil-Essonnes - Salle Goldoni.

Mardi 1 février 2022 à 14h30, Mercredi 2 février 2022 à 20h30 dans le cadre de  
l'EM/Fest

<https://www.theatre-corbeil-essonne.fr/saison-2020-2021/le-prince>

**TAG - Théâtre à Grigny** - 43 chemin du Plessis - Grigny.

Vendredi 4 février 2022 dans le cadre de l'EM/Fest

<https://www.amin-theatre.fr/>

# NOTE D'INTENTION - Simon Pitaqaj

L'essence de cette création repose sur mon obsession, d'un des personnages que je sens récurrent dans l'œuvre de Fédor Dostoïevski, peut-être le plus autobiogra- phique.

Au commencement les Carnets du sous-sol écrits en 1864 : dans mon adaptation est devenu « l'homme du sous-sol », et se poursuit avec « l'homme ridicule » du Rêve d'un homme ridicule (1878).

Ces deux hommes n'ont pas de nom, et vivent dans un espace étroit et leurs histoires se déroulent à vingt ans d'écart. Le premier a quarante ans, le second, soixante.

Dans l'œuvre de Dostoïevski nulle part est indiqué un lien direct entre eux mais selon moi, les deux personnages ne font en réalité qu'un. On ne connaît rien ou très peu de l'enfance et de l'adolescence de ce personnage récurrent. Cela m'a toujours obsédé ! Tout au long des créations de ces deux pièces, je me suis demandé quelle enfance avait-il eu pour devenir ce qu'il est ?! Quel est son prénom, son nom ? Avait-il une mère, un père, une sœur ou un frère ? Était-il orphelin ? Allait-t-il à l'école ? Inconsciemment, dans le spectacle « L'Homme du sous-sol », j'avais considéré mon personnage comme orphelin : « J'ai jamais pu dire pardon papa, je ne ferai plus ». Cette phrase m'a toujours interrogé ! Tout cela m'a tourmenté jusqu'à ce que je lise cet autre texte de Dostoïevski, l'Adolescent : se dessine alors devant moi l'enfance et l'adolescence de cet homme ridicule du sous-sol, car pour moi le Prince Arkadi Dolgorouki a tous les traits de caractère du personnage que j'avais mis en scène jusque-là.

Mais fouiller son enfance n'était pas suffisant, il m'a semblé nécessaire de m'interroger sur sa filiation et notamment ce lien avec son, ou plutôt, ses pères. Qui sont-ils : légitime, illégitime ? Qui est sa mère ? Le Prince a deux pères mais aucun des deux n'a voulu s'occuper de lui. Il n'a reçu aucune forme d'amour. Et pourtant pour l'auteur Dostoïevski, ce personnage est considéré comme un orphelin !

C'est « pour son bien » que les deux pères ont préféré le mettre dans un pensionnat français à Moscou à l'âge de 7 ans. C'est une enfance solitaire, enfermée sur lui-même, violente, nostalgique, rêveuse que vit Le Prince, et qui interroge la raison même de son placement par ses pères et le manque d'amour.

Ce pensionnat fait alors écho à mon travail depuis quelques années avec « les papas sont-ils courageux ? » (un groupe d'écriture formé de pères à Corbeil-Essonnes). J'y comprends au fil des séances de travail que certains parents envoient leurs fils (que

l'école publique appelle « enfant perturbateur ») dans des écoles coraniques de leur pays d'origine pour faire leur éducation. Ces enfants sont placés par les parents « pour leur bien » mais aussi et surtout pour le bien des parents à cours de solution. Ces enfants hors normes partent alors dans un pays inconnu, dont ils ne maîtrisent pas la langue, pour une éducation qu'ils n'ont pas choisie, loin de leurs proches et loin de leur pays de naissance. Une enfance perdue dans les déserts, des garçons élevés sans amour, souvent forcés à aller travailler ou faire la manche pour leurs maîtres d'école. L'école française étiquette ces enfants comme « perturbateurs », ce qui les poursuivra jusqu'à l'âge adulte. Abandonnés par le système scolaire, les parents des quartiers dits « sensibles » sont démunis face à leurs propres enfants, et trouvent une solution dans ces structures éloignées.

J'ai senti la nécessité de mettre en miroir deux destins, celui du « Prince Arkadi » et celui de « Moussa le perturbateur ». Les deux ont été placés ; l'un dans un pensionnat français catholique à Moscou et l'autre dans une école coranique à Bamako. Le Prince et Moussa sont tous les deux considérés comme des enfants en marge, stigmatisés par leur singularité. Alors les deux sont omnibusés par l'« idée » de devenir aussi riche que James Rothschild pour l'un, et PNL (rappeur d'origine des Tarterêts) ou Lionel Messi pour l'autre. Pour eux, c'est la seule façon d'exister : l'argent est le seul moyen d'obtenir le respect et accéder à la puissance pour enfin devenir libre.

Dans notre société où l'argent et la puissance sont valorisés à outrance, les deux jeunes sont amputés de leur réalité et de leurs émotions qui doivent être tués.

Mettre en miroir deux parcours de vie c'est une façon d'interroger deux continents : l'Europe et l'Afrique, deux époques celles du dix-neuvième et vingt-et-unième, deux classes sociales, celles de l'élite et populaire. Mettre en miroir la figure du père (l'amour et l'absence), l'école et son éducation, la notion de la liberté, la jeunesse révoltée, cette façon pour mieux saisir notre jeunesse. Cette voix si loin mais brûlante du Prince résonne si fort aujourd'hui et nous laisse avec cette interrogation : ces jeunes perturbateurs, ces bâtards, les non désirés de notre société que deviendront-ils, délinquants, terroristes ? A quel avenir rêvent-ils ? Iront-ils s'enfermer dans leur sous-sol ? Seront-ils des êtres en transit ?

# NOTE DU DRAMATURGE

## Jean Baptiste Evette

L'injonction publicitaire, sociale et politique est là, solide et apparemment imparable : il n'y a pas d'autre moyen de vivre pleinement ses désirs et ses passions que de travailler à devenir riche, aussi riche que possible. Outre ses conséquences morales, écologiques ou sociales, cet impératif simpliste pose un problème sérieux ; comment s'enrichit-on rapidement quand les hasards de la naissance nous ont éloignés des ressources culturelles, éducatives et financières qui pourraient faciliter cette accumulation ? « Il ne faut reconnaître d'autres forces que celles qui résident dans la matière ; l'ascèse morale, de même que l'honnêteté consistent à accumuler et augmenter ses richesses de toute manière, et à satisfaire ses passions. » résumait un syllabus catholique de 1864.

Questionnant Dostoïevski de textes en textes, Simon Pitaqaj, après *L'Homme du sous-sol* et *Le Rêve d'un homme ridicule*, adapte pour le théâtre des scènes de *L'Adolescent*, avant dernier roman de l'auteur, publié en 1875, entre *Les Démons* et *Les Frères Karamazov*, mais un peu moins connu que ces derniers, dans la traduction d'André Markowicz chez Actes Sud.

Seul en scène mais accompagné d'une forêt de portraits qui convoquent les parents ou les condisciples, Simon Pitaqaj incarne le jeune Arkadi, abandonné par les siens dans un pensionnat où il est méprisé. Pour son malheur, il s'appelle Dolgorouki, nom princier s'il en est, ce qui suscite malentendus et moqueries, d'autant plus que sa naissance est illégitime. Arkadi cependant puise des forces dans une idée qui l'obsède, devenir riche, et précisément aussi riche que Rothschild, non pour mener une vie fastueuse ou pour se venger des humiliations et des trahisons qu'il a vécues, mais pour être libéré par le sentiment de puissance que donne l'argent.

Dans l'adaptation de Simon Pitaqaj, ce récit s'entrelace avec un autre, celui de Moussa, enfant bien d'aujourd'hui, d'origine malienne sensiblement du même âge, victime d'une trahison paternelle et de mauvais traitements comparables. Moussa a fait des bêtises, et son père l'a emmené au Mali sous prétexte de vacances et l'a laissé dans une école coranique...

Ces vies parallèles à plus d'un siècle de distance s'éclairent et s'expliquent mutuellement. Elles nous rendent plus accessibles les tourments d'Arkadi, donnent de la profondeur à la tentation de l'argent facile qui traverse l'esprit de Moussa, et finalement jettent les bases d'une amitié anachronique qui aide à traverser ces abîmes de solitude juvénile.

Devant les murs un peu lépreux d'un pensionnat, entouré d'une galerie de portraits, la mise en scène et le jeu font vivre la manière dont les privations, les humiliations, et surtout le défaut d'affection nourrissent chez des âmes tendres, la colère, le ressentiment, les conduites dangereuses. Ils laissent deviner les conséquences des défaillances des pères, et remuent la question lancinante et interdite : mon père a-t-il jamais aimé ma mère, ou suis-je le fruit d'un hasard malheureux ? Énigme vertigineuse de l'origine à laquelle la mise en scène donnera une forme de réponse.

Les répétitions publiques avec des classes d'école primaire de Grigny, leur attention, leurs efforts pour savoir qui, de Moussa ou d'Arkadi parlait à tel moment précis, ont établi à quel point la proposition frappait juste.



« Dans son pensionnat, son école au lieu de l'appeler Moussa... Vous savez comment on l'appelait ? Silence « le perturbateur » :

- Faites entrer le perturbateur

- Donnez un peu à manger, au perturbateur du pain sec.

- Hey, Le perturbateur récitez-nous ta leçon.

- Hey le perturbateur français récitez-nous les versets de Molière... (Rire)

- Mais non, le prince des perturbateurs va nous chanter une chanson de PNL :

« C'est bien plus lourd que l'mot je t'aime

C'est bien plus lourd alors je t'haine

Dans la savane faut que j'presse la détente (toute l'année) »

Extrait du spectacle



# Quelques mots sur la scénographie

Un seul comédien pour interpréter le Prince, Moussa et les différents personnages qui l'habitent. Nous avons opté pour une forme alternant jeu et récit de vie, plutôt qu'interpréter les caractères des différents personnages.

La distanciation du jeu entre le comédien et les personnages est le seul moyen pour faire entendre ce texte hybride.

L'espace de jeu et la scénographie sont le monde intérieur et mental du Prince. Des murs mobiles créent différents espaces de jeu : chambre, salle de classe, square, quartier etc. Des cadres et écriteaux représentent la généalogie de sa famille adoptive, de celle rêvée ainsi que ses pensées, désirs et sentiments.

Le Prince possède un journal intime : une quantité de photos transformées, caricaturées, collées, défigurées, sur des supports comme : le carton, papier, scotch, bois, peintures etc. Avec humour et ironie, il nous présente et nous laisse percevoir le rapport qu'il a avec ses parents, le directeur de l'école Touchard, ses camarades, son village, et son ami Moussa.

Le Prince aujourd'hui a quarante ans, pour raconter son histoire il fait appel à sa mémoire. Il essaie de coller côte à côte des bribes de souvenirs et des émotions. Sa mémoire est teintée de ses ressentis, d'oublis, de fantasmes, de hontes... Ici nous traduisons l'outil qu'est la mémoire par des photos déformées, manquantes, abimées, claires, brumeuses mais l'émotion reste intacte.

Raconter l'histoire du Prince Arkadi et de Moussa c'est raconter cette jeunesse qui traverse une époque dont l'image transforme la réalité et devient réelle. Elle efface les béquilles et nie le handicap. L'introspection en est biaisée et la construction de soi en est d'autant plus difficile.

# EXTRAITS DE PAROLES

## LORS D'ATELIERS D'ÉCRITURE

### **MES VACANCES AU MALI**

Un jour en 2012, mon père m'a annoncé qu'on devait aller au Mali, c'était un samedi, il avait déjà pris les billets et c'était lundi qu'on devait partir.

On a commencé à mettre nos habits dans les valises.

Lundi on est parti à l'aéroport à 12h00, notre vol était prévu à 15h00. Puis, on est monté dans l'avion pour faire une escale au Portugal et prendre l'avion qui va au Mali.

On est arrivé à 00h au Mali, on a pris un taxi pour aller chez ma grand-mère. Quand je suis arrivé dans la maison, tout le monde dormait, elle nous a emmené dans notre chambre, après on est parti dormir. Quand je me suis réveillé, j'suis parti me laver, après je suis parti avec mon oncle au zoo de Bamako, et à la pizzeria.

On n'est pas resté longtemps à Bamako, on est parti dans le village par un fleuve en canoë à moteur, et on est arrivé au village. On a fait 2 mois au village, c'était bien, j'allais pêcher des poissons avec mes cousins.

Je suis parti en forêt avec mon oncle et mon cousin, on marchait et on a vu un serpent, on a pris des bâtons et on l'a tué, puis on est rentré et on a grillé les poissons, on les a mangés.

Puis j'ai cherché mon père et là on m'a dit qu'il était parti en France que je devais rester au village seul avec mon oncle et mes cousins.

La suite j'ai pas envie de raconter.

## LES PAPAS SONT-ILS COURAGEUX ?

Mr DIAWARA :

J'avais 6 ans et demi et mon frère 4 ans quand mon père nous a mis à l'école coranique...

Donc mon père nous a mis dans une école coranique car lui-même a été mis par son père.

Avec mon frère, donc je suis resté 9 ans là-bas, à 70 km de mon village.

Pendant 9 ans j'ai pas vu ni ma mère ni mon père.

Je ne connaissais même pas leurs prénoms.

Au début j'étais un peu touché, parce que :

je vois pas ma mère,

je vois pas mon père,

j'ai oublié même leur visage

je connais personne dans ce village là.

Sauf celui qui me donnait le cours d'arabe, à part ça, je connaissais personne.

Mais au bout de trois mois, j'ai oublié. Tout. Toute la famille. Et c'est formidable

Parce que j'étais au milieu d'enfants comme moi, on était plus de 100 enfants, donc j'ai oublié. J'étais bien.

Pendant 9 ans j'ai pas pensé ni à ma mère ni à mon père, pas un jour. J'étais bien.

Mais en 1972, quand j'ai quitté là-bas, parce qu'en 1972 c'était une année difficile, la nourriture là-bas c'était pas facile. Une année sèche.

Un jour je dis à mon frère :

- Faut qu'on retourne au village, sinon ça va pas aller,

- Comment on va aller ? On connaît pas le chemin

- Beh on va quitter le village, et après on va se renseigner.

On a quitté le village, la nuit, vers 21H, on a marché à pied.

Entre 21h et 6h du matin on a dépassé trois villages.

Au 4 ème village quand on est arrivé, il était 6h du matin.

toute la nuit on a fait que marcher

Donc, on est rentré dans ce village comme ça.

Chez nous c'est comme ça, on n'a pas besoin de se présenter à qui que ce soit.

On est arrivé, on est rentré gentiment :

- Bonjour

- Bonjour

- Mais ça va ?

- On dit, oui oui ça va.

- Vous venez d'où ?

Le village dans lequel on était il s'appelait Aorou.

C'est une dame qui s'est arrêtée et qui nous regarde.

On est sale, on n'a pas de chaussures, on a rien.

- Mais vos parents sont à Aorou ou quoi ?

- Non, nos parents sont à Boumera
- Cette dame là !  
C'est de la famille à nous, famille proche, quoi.
- Boumera ?
  - Oui
  - Vous connaissez le nom de votre père ou de votre mère ?
  - Non. J'avais un papier et je l'ai donné
  - C'est qui votre père ?
  - Je sais pas

Elle regarde le papier : C'est Amadou.

Ah lala elle s'est mise à crier. Des cris. Tout le monde se retourne, et croit que quelqu'un est décédé. Elle est en train de pleurer, elle crie :

- Voilà les enfants de mon oncle !!

Elle a amené de l'eau, l'a chauffée et nous a lavés, bien.

Tous les vêtements qu'on avait, elle a tout jeté.

A l'époque y a pas beaucoup de voitures,  
c'est l'âne.

Puis on est allé comme ça sur un âne jusqu'au village Boumera.

On est arrivé au village vers 6h du matin, avant l'heure de la prière.

Le monsieur il a toqué à la porte de mon père,  
il a une chambre seul.

Mon père il a dit : « hum », donc il est en train de prier,  
donc il a compris, on attend un peu.

Il a ouvert la porte. Il a dit :

- Salam Alekoum

Mon père a répondu :

- Alekoum Salam

- Voilà vos enfants.

- Mes enfants ! Quels enfants ?

- Les enfants qui étaient à Aorou

Mon père il est étonné, il nous regarde.

Mais mon frère il connaît pas son père ni sa mère. Il connaît pas, parce qu'il était trop petit.

Moi j'avais 6 ans et demi et lui même pas 6 ans.

Donc mon père nous a mis dans sa chambre, il nous a gardé là jusqu'à 8h du matin.

Il a appelé ma grand-mère, avec ma mère, avec ma tante. Donc, elles sont venues,  
il a ouvert la porte, ils nous regardent, tout le monde pleure.

Après ma grand-mère, elle a dit :

- Mahdi

Mahdi c'est mon frère.

- Mahdi, où est ta mère ?

Mon frère, il regarde ... Il sait pas, qui est sa mère.

Après ma grand-mère dit :

- Boutiki qui est ta mère ?

- Ma mère c'est ...

Et j'ai commencé à pleurer, nous tous on a pleuré.

Oui je me souviens quand j'ai vu mon père et ma mère pour la première fois...

Comme si on était venu dans une autre famille qu'on ne connaissait pas.

On est venu comme ça, on nous a dit, c'est maman, papa, mais on ne se connaissait pas !

Et petit à petit, finalement, bon, ça s'est bien passé.

Un jour, je me rappelle, mon père, il a dit :

Parce qu'à l'époque l'école française c'était obligatoire, depuis 1966.

C'est pour ça que nos parents ils ont fui pour apprendre l'éducation arabe dans un autre village. Ils ne voulaient pas que les enfants aillent à l'école française.

Donc il nous a amené au village Aorou.

Mais à un certain moment, il a dit :

- Tu sais, je voulais vous amener là-bas à cause de l'école française que j'ai fui, mais je regrette.

Mes deux grands frères qui ont fait l'école française, qui ont fait des études, ils sont bien.

Mais moi et mon petit frère on travaille plus qu'eux, nous sommes plus durs. Eux ils ont grandi près des parents ils ont eu la douceur, l'empathie, ils sont devenus faibles, mais nous on a grandi seuls, y a pas eu de pitié.

On est devenu très intelligent et plus productifs qu'eux.

A l'école coranique, le monsieur qui m'a appris l'arabe il a dit :

- Ici, si tu es venu pour faire des études, il y a deux choses : Soit tu vas être un bon élève, tu vas être quelqu'un qui peut travailler à n'importe quel endroit et n'importe quel moment.

Soit tu vas être un bon élève, et tu vas être quelqu'un qui peut bouger comme tu veux.

Mais tu seras toujours quelqu'un de bien.

Moi, j'ai fait ma vie dans le bâtiment et la démolition, parce que j'étais à Strasbourg, dans une grande société qui s'appelle Cardem Démolition.

Alors mes enfants... Ici on dit l'enfant perturbateur. Il perturbe l'école, les cours de tout le monde. Et on va donner ce titre à vie à votre enfant : un enfant perturbateur.

Oui on dit ça à l'école, c'est pourquoi j'ai ramené mes deux fils au Mali dans une école coranique comme moi, eh bien, c'est à cause de ça.

Donc, si on ne trouve pas de solution en France pour les enfants, moi, je n'ai pas non plus de solution. C'est pourquoi je les ai amenés au pays.

Sinon s'il reste là, c'est fini pour lui, puisque les maîtresses et les maîtres de l'école s'en foutent et l'Etat français aussi s'en fout.

*« Je veux devenir puissant, très puissant.  
Aussi puissant que Mr Touchard  
Aussi puissant que Lambert  
Et surtout aussi puissant que mon père.  
Je veux qu'on me respecte.  
Devenir puissant par la richesse.*

*Je peux prouver que mon succès est garanti par les mathématiques  
C'est tout simple, tout le secret tient en deux mots : constance et continuité »*

Extrait du spectacle





# L'EQUIPE

## Simon Pitaqaj

Simon Pitaqaj est né à Gjakovë, au Kosovo. Il se forme en France à l'atelier d'expression théâtrale Radka Riaskova et auprès du metteur en scène russe Anatoli Vassiliev. Parallèlement à son travail de metteur en scène et de comédien, il est dramaturge et conteur. Il met en scène *Les émigrés* et *Jour d'été* de Slawomir Mrozek, *Un pour la route* d'Harold Pinter, *Don Juan* de Michel de Ghelderode, *Les soeurs siamoises* création collective, *L'homme du sous-sol* de Dostoïevski, *La Vieille guerre - Bataille du Kosovo 1389* (Prix « Guerre Millénaire » du blog Le Souffleur) d'après les légendes des Balkans et trois chants funèbres du Kosovo de Kadare (re-écrit par Simon Pitaqaj et Samuel Albaric), *Nous, les petits enfants de Tito* (Prix CNT) de Simon Pitaqaj. *Vaki Kosovar* qu'il a co-écrit et mis en scène par Gilles Cuhe. Adaptation et mise en scène *Le Pont* d'Ismail Kadaré, *Le rêve d'un homme ridicule* de Dostoïevski, la lecture *La légende du grand inquisiteur* de Dostoïevski.

## Jean-Baptiste Evette - Dramaturge

Jean-Baptiste est traducteur et romancier : son dernier roman paru est *Tuer Napoléon III*. Lecteur de romans populaires, mais aussi de Queneau ou Ponge, il anime des ateliers d'écriture et a enseigné à l'IUT métiers du livre de Saint-Cloud. Avec le collectif des Grandes Personnes, il a écrit les spectacles *La Ligne jaune* sur la vie et les luttes d'une usine Renault, ou *La Bascule* sur la dernière décennie de la peine de mort. Pour parler d'écriture, il aime recourir à la métaphore du laboratoire. L'histoire du baron Frankenstein lui paraît une magnifique image de la création littéraire, avec ce qu'elle a d'hybride, d'emprunts, de sous-textes, et de résultats parfois inattendus.

## Redjep Mitrovitsa - Regard dramaturgique

Redjep Mitrovitsa est un acteur français d'origine kosovare. Il intègre la troupe de la Comédie Française en 1989 pour y jouer les rôles de Lorenzaccio et de Hamlet dans les mises en scène de Georges Lavaudant. En 1990, il reçoit le Molière de la révélation théâtrale pour son interprétation de Lorenzo de Médicis. Nommé Chevalier des Arts et des Lettres en 1993, puis Chevalier de l'Ordre National du Mérite en 1999, son interprétation des *Carnets* de Vaslav Nijinski, mis en scène par Isabelle Nanty, lui vaut, en 2009, d'être récompensé par l'Association du Théâtre Na Strats Nom de Moscou pour avoir créé l'un des plus beaux monologues du XXI<sup>e</sup> siècle.



## Flore Marvaud - Créatrice lumière

Flore commence en régie lumière à Anis gras, au Théâtre Jean Vilar à Arcueil et la Fondation Cartier, puis avec des compagnies comme le Théâtre de l'Étreinte (W. Mesguich) et Caterina Perazzi. Elle se spécialise en création lumière avec Vogue à l'Ame de la compagnie Les petits Zefs en 2006. Elle poursuit ce travail avec Fatima Soualhia-Manet, Rebecca Stella, Jérémy Beschon, Noémie Fargier, Anne Carrard, Cie Les Estropiés, la Cie La Tête dans le Sac.... Avec la Compagnie Liria elle a déjà créé la lumière de l'Homme du sous-sol, La Vieille Guerre Bataille du Kosovo 1389, Nous, les petits enfants de Tito, Le Pont et le Rêve d'un homme ridicule.

## Arnaud Delannoy - Composition

Arnaud Delannoy est un spécialiste de la diversité instrumentale. Ayant suivi un cursus classique en piano et violoncelle, il apprend en autodidacte tous les instruments qui lui passent entre les doigts. Au fil des projets proposés, il a été amené à explorer une grande variété d'univers musicaux et instrumentaux. Aujourd'hui, il a à son actif près d'une centaine de cordes, cuivres, bois et percussions du monde entier. Après avoir été musicien de scène dans plusieurs groupes de musique actuelle, il consacre désormais l'essentiel de son activité à la musique de théâtre, principalement avec la compagnie l'Atelier de l'Orage pour qui, depuis 2009, il est compositeur et interprète pour tous les spectacles.

## Julie Bossard - Scénographe

Julie débute en tant que plasticienne et accessoiriste avec la Cie Méliadès, compagnie fondatrice de la Villa Mais d'Ici. Depuis 2006, elle travaille au sein de cette compagnie spécialisée dans les scénographies d'espaces urbains et le théâtre d'objet. Elle s'oriente alors vers un travail plus strictement scénographique et intervient ainsi avec plusieurs compagnies résidentes de la Villa. Parallèlement, elle se forme à la réalisation de masques et prothèses pour la scène qu'elle mettra en pratique en réalisant différentes créations de masques et effets spéciaux pour les compagnies Varsorio, Troisième Génération et Liria. En 2018, elle se forme à la corde à piano pour la réalisation d'accessoires en volume.

# COMPAGNIE LIRIA

*« Le théâtre, c'est une façon de décroiser le quotidien  
et ouvrir des chemins différents pour mieux s'approprier le réel »*

Simon Pitaqaj

La Cie Liria est en résidence a Théâtre de Corbeil-Essonnes et Compagnie associée du TAG-Théâtre à Grigny. Elle est soutenue par la DRAC Île de France pour ses résidences, le Conseil Régional d'Île de France dans le cadre du dispositif Perma- nence Artistique et Culturelle, et le Département Essonne.

La Cie Liria a été créée en 2008. Le théâtre est une façon de décroiser et d'ouvrir des chemins différents par la rencontre de l'inconnu. Il n'est pas seulement un divertissement : il doit bousculer, provoquer, submerger... pour finalement faire réagir et réveiller l'intime jusqu'à faire rejallir cette voix intérieure qui fait vivre nos rêves étouffés par notre raison, la vie. Il propose une autre façon de vivre, de rêver : ne plus être effacé de son existence. Peut-être ! Finalement, la Cie Liria cherche à élargir les perspectives pour donner la possibilité d'aller au bout de nos désirs intimes.

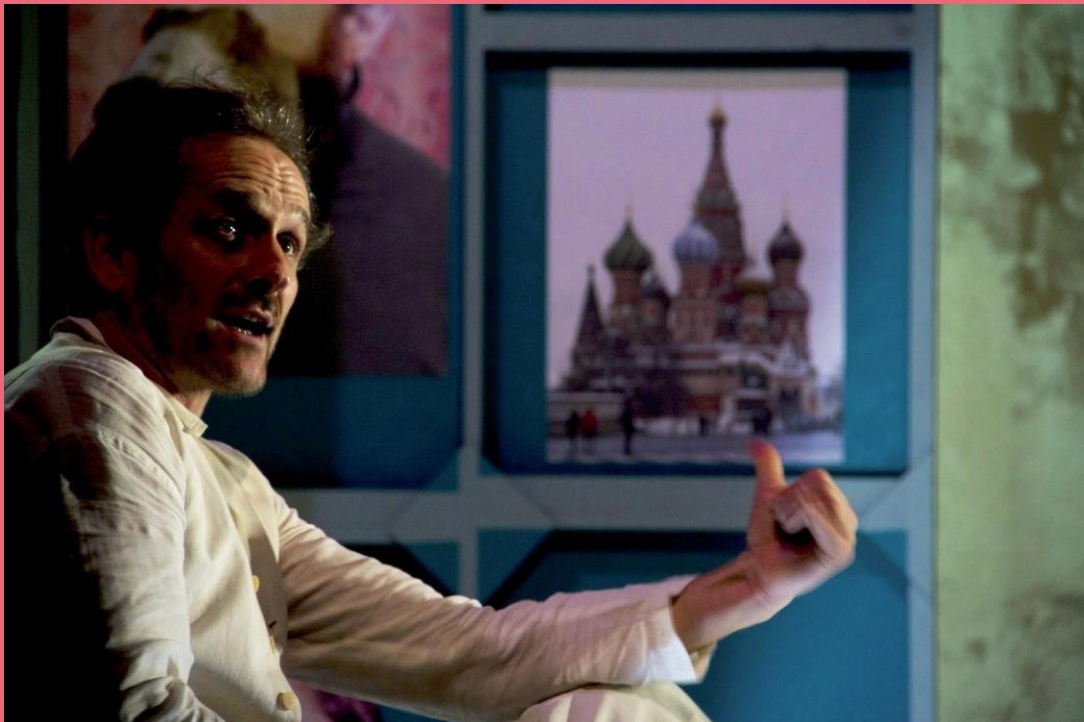
Au fil des créations de la Cie, on voit se former des ponts et des correspondances : les légendes albanaises qui ont marqué l'enfance de Simon Pitaqaj répondent aux questionnements auxquels il fait face aujourd'hui. Les contes s'invitent dans les cités, les mots et l'argot se mêlent aux « grands textes » pour créer de nouvelles œuvres... La scène devient un lieu de rencontre improbable, qui appartient autant à l'auteur-metteur en scène, qu'à l'acteur et au spectateur.

Dans les créations de la Cie Liria, les personnages sont oubliés, mis à l'écart, persécutés, marginalisés, mais ils s'accrochent à la vie, ils veulent vivre, et ils ont des choses à nous dire. Ils errent comme des zombies poétiques ou des fantômes avec la rage au ventre. Ils sont exposés à des dualités révélatrices : la vie et la mort, le rêve et la réalité, les fantômes et les vivants, la mémoire et l'oubli, l'individuel et le collectif, l'ici et l'ailleurs. Le théâtre de Simon Pitaqaj est là pour que nous prenions le temps de les rencontrer ; et la mise en scène de ces dualités, la violence qui en surgit sont au centre des créations de la compagnie. Car c'est de la confrontation et de l'échange que peuvent jaillir des vérités.

Depuis 2018, elle est en résidence Territoriale Artistique et Culturelle en Milieu Scolaire (Dispositif DRAC IdF) Corbeil et en résidence à la Villa Mais d'ici (Auber- villiers). Elle propose des ateliers au lycée Doisneau à Corbeil et Henaff à Bagnolet. Elle participe également à la diffusion culturelle à l'Ehpad Galignani de Corbeil. Elle est soutenue par le Conseil départemental de l'Essonne ainsi que La Région Île-de-France dans le cadre d'une Permanence Artistique et Culturelle.

*« - D'un coup tout venait de s'écrouler.  
Je me suis dit : Ce voyage-là, ça nous a soudés.  
Pourquoi il me laisse ici, maintenant ?  
Pourquoi il m'abandonne alors que j'ai que dix ans ?  
J'ai eu très peur de rester seul  
Ouais la solitude  
Je connais ça.  
Dans cette école, il y avait plusieurs langues, moi je ne comprenais rien.  
Ils pouvaient tous m'insulter et moi je rigolais comme un gogol.  
Je mangeais mal  
Je dormais mal  
J'étais seul avec mon mal.  
Dans ce pensionnat tout le monde s'amusait et m'appelait :  
Le perturbateur français. »*

Extrait du spectacle



# Presse Compagnie

« *Le Prince* est une plongée dans la conscience de l'enfance, une traversée en forme de quête qui se confronte aux douleurs et aux manques. Avec cette adaptation, Simon Pitaqaj ausculte les relations filiales, ou plutôt ce qui au cœur de ces relations blesse et fait défaut, quand on est un sans-famille, un bâtard, un perturbateur. »

*Le Prince,*  
Agnès Santi, La Terrasse

« Ces vies parallèles à plus d'un siècle de distance s'éclairent l'une l'autre. Elles rendent proches les tourments d'Arkadi, la naissance de la tentation de l'argent facile qui traverse aussi l'esprit de Moussa, et jettent les bases d'une amitié hors-temps qui aide à traverser ces abîmes de solitude.[...] Ce Prince qui n'a pas grandi dans le bonheur confesse un « je » moderne, piquant et sensible, se posant en conquérant et non plus en vaincu, tendu par cet appétit de domination fondé sur l'argent qui lui donnera tout, c'est-à-dire le pouvoir et le droit de mépriser. Ni avare ni cupidité, Arkadi veut s'enrichir pour venger son enfance blessée et être enfin libre, fier et indépendant. »

*Le Prince,*  
Véronique Hotte, Blog Hottello.

« L'autre journal d'un fou, donc, pas celui de Gogol mais du Dostoïevski. Pitaqaj en renverse la convention de base comme un gant : d'un journal intime faussement construit comme l'entretien qu'un tel misanthrope ne donnerait jamais à personne, il tire une confidence théâtrale d'abord chaleureuse, les yeux dans les yeux, qui finit par glisser vers la performance... La fin suggère que, même terré dans son sous-sol, on peut toujours descendre encore plus creux. »

*L'homme du sous-sol de Dostoïevski,*  
Journal *Le Devoir*, Alexandre Cadieux

« Simon Pitaqaj interprète avec maestria le texte qu'il a écrit à partir de ses souvenirs de jeunesse. Un témoignage poignant, une remarquable leçon de théâtre et un éblouissant brûlot politique ! Le spectacle écrit et magistralement interprété par Simon Pitaqaj est une des meilleures analyses politiques du moment. »

*Nous, les petits enfants de Tito de S. Pitaqaj*  
Prix CNT Journal *La Terrasse*, Catherine Robert

# CONTACT

## **Compagnie Liria**

43 chemin du Plessis, 91350 Grigny

**[www.liriacompagnie.com](http://www.liriacompagnie.com)**

## **Artistique : Simon Pitaqaj**

[liriateater@gmail.com](mailto:liriateater@gmail.com)

06 63 94 93 65

## **Administration : Marine Druelle**

[compagnieliria@gmail.com](mailto:compagnieliria@gmail.com)

**Stagiaire en diffusion et communication : Calypso Berger**

---

# Remerciement :

**Claude Maurice BAILLE**

**Sevane SYBESMA**

**Maximilien NEUJHR**

**Raphaëlle TRUGNAN**

**Olympe et Eva**

**Rassidi Zacharia**

**Benoit Hamelin**

